

La dernière campagne de Desaix

Bruno Ciotti



Édition électronique

URL : <http://ahrf.revues.org/381>

DOI : 10.4000/ahrf.381

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études
robepierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 83-97

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Bruno Ciotti, « La dernière campagne de Desaix », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 324 | avril-juin 2001, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/381> ; DOI : 10.4000/ahrf.381

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

Tous droits réservés

La dernière campagne de Desaix

Bruno Ciotti

- 1 Présenter¹ la dernière campagne de Desaix revient à discerner et tenter de comprendre quel fut le rôle de ce général dans la conclusion d'une opération militaire dont les aspects et les conséquences politiques engagent pour longtemps la France et l'Europe. À Marengo, l'arrivée de Desaix, avec la division Boudet, permet à Bonaparte d'éviter la roche Tarpéienne et d'avancer vers le Capitole du Consulat à vie, puis de l'Empire. Le souvenir de cette cruciale journée du 14 juin 1800, où Desaix perd la vie, a longtemps embarrassé le principal bénéficiaire. Trois brèves mais denses étapes chronologiques sont nécessaires pour aborder ce parcours biographique, objet du colloque :
- 2 – l'arrivée et la place de Desaix à l'armée de Réserve ;
– son action, le 14 juin 1800 en fin d'après-midi, dans la préparation de la victoire finale de San Giuliano, appellation nécessaire pour qui veut la distinguer de la défaite initiale de Marengo ;
– enfin la mort de ce général, moins dans son aspect événementiel déjà étudié que pour la manière dont elle a été utilisée par le Premier consul.
- 3 Desaix, après un périple de plus de trois mois², rejoint Bonaparte le 11 juin 1800 à Stradella, localité située entre Pavie et Plaisance, entre la rive droite du Pô et les premiers escarpements des Apennins. Les deux hommes se retrouvent après une longue séparation et ont un important entretien en privé qui les rassure sur la force de leurs liens³.
- 4 Bonaparte replace aussitôt Desaix dans les premiers rangs de ses fidèles et lui accorde le commandement des divisions Monnier, 3 600 hommes environ, et Boudet, quelque 5 300 hommes, pour constituer la réserve de l'armée. La présence du nouvel arrivant à l'armée de Réserve renforce encore, si besoin était, le phénomène de clientèle qui caractérise le haut commandement des troupes qui opèrent avec le Premier consul puisque, sur neuf lieutenants généraux et généraux de division qui vont être présents à Marengo, huit sont entièrement acquis à la cause du nouvel homme fort de la France⁴.
- 5 La situation militaire, plutôt bonne, n'est pourtant pas totalement satisfaisante. L'armée du Premier consul a franchi les Alpes par le col du Grand Saint-Bernard. Elle a fondu par surprise sur les arrières des principaux corps autrichiens, que dirige le feld-maréchal

baron Mélas, leur coupant la voie de retraite naturelle⁵ ; ce qui a mis un terme au projet, cher aux émigrés, d'invasion de la France par le Var et la Provence⁶.

- 6 Maître de la Lombardie, Bonaparte a besoin maintenant d'annihiler rapidement son adversaire pour finir au plus vite sa seconde campagne d'Italie. Celle-ci déborde amplement le seul cadre militaire ou celui de la politique extérieure consulaire, pour constituer un aspect crucial de la situation intérieure en France. Le Premier consul doit consolider par une grande victoire sa mainmise politique ; loin d'être totalement assuré à Paris, son pouvoir est même fragilisé par son absence⁷.
- 7 Or le succès militaire envisagé peut s'envoler si Mélas tente de sortir du piège où la stratégie de Bonaparte veut l'enfermer. Le commandement autrichien peut encore espérer éviter l'affrontement ; soit en franchissant le Pô vers Casale ou Valenza, mais des unités françaises surveillent le secteur sur l'autre rive ; soit surtout en se réfugiant dans Gênes où le général Masséna, qui y fixait de nombreuses forces autrichiennes, a capitulé honorablement le 6 juin – en sauvant la garnison – après une défense héroïque, mais trop tôt pour permettre au Premier consul de fermer hermétiquement la souricière.
- 8 Le gros de l'armée française part donc, peu ou prou en aveugle, à la recherche des troupes de Mélas qui, elles, se rassemblent sur Alexandrie. Dans cette perspective, la présence d'un excellent manœuvrier, capable d'autonomie, comme Desaix constitue un atout supplémentaire non négligeable.
- 9 Le 12 juin, le nouveau lieutenant-général à l'armée de Réserve rejoint ses troupes et ses collègues, en marche sur Tortone. Le lendemain, Bonaparte, de plus en plus inquiet des intentions de Mélas, avance son armée dans la plaine d'Alexandrie. Il assigne une mission à Desaix : s'assurer de la voie de communication vers Gênes, par Novi, pour intercepter l'armée autrichienne si elle se présente par là. Pour cela, Desaix dispose de la seule division Boudet : 9e demi-brigade légère, 30e et 59e demi-brigades de ligne, avec un peu de cavalerie et huit pièces d'artillerie. Desaix et ses hommes contournent par le sud-ouest la forteresse de Tortone, tenue par une garnison autrichienne. Ils sont ralentis par l'artillerie quand ils franchissent la zone montagneuse de Sarrezano, puis arrêtés dans la soirée sur la rive droite de la Scrivia par une crue d'orage, et ne finissent de franchir la rivière que le lendemain vers 10 heures⁸.
- 10 De son côté, Bonaparte, également bloqué par la crue de la Scrivia mais plus au nord et sur l'autre rive, installe son quartier général à Torre Garofoli le 13 juin au soir. Dans l'après-midi, la faible résistance des Autrichiens pour conserver la position clé de Marengo, qui commande l'entrée de la plaine à l'est d'Alexandrie, sur la rive droite de la Bormida, laisse à penser que l'armée de Mélas s'apprête à fuir. Aussi, au petit matin du 14 juin, le Premier consul refuse-t-il d'accorder foi au rapport d'un aide de camp de Murat lui assurant que l'ennemi fait des dispositions pour combattre⁹. Bien au contraire, Bonaparte confirme à Desaix sa mission d'avancer dans la direction du secteur de Novi et, par conséquent, de s'éloigner encore du reste de l'armée¹⁰. Il ordonne dans le même esprit à la division Lapoype, 3 000 hommes en mesure de rejoindre les troupes dans la plaine d'Alexandrie, de quitter Ponte Curone pour rebrousser chemin et aller renforcer la surveillance du Pô¹¹. Ce faisant, le Premier consul se prive de plus du quart des 31 000 hommes à sa disposition quasi immédiate¹². Or la bataille tant espérée par lui, mais manifestement pas ce jour là, débute dans les environs de Marengo.
- 11 Mélas, avec également 31 000 hommes¹³, et malgré un plan d'attaque erroné¹⁴, surprend néanmoins en plein délit de dispersion les 23 000 Français restants : le corps d'armée de

Victor se trouve en première ligne, dans le secteur de Spinetta / Marengo ; celui de Lannes et la cavalerie sont à près de deux lieues à l'est, vers San Giuliano Vecchio ; la division Monnier et la garde consulaire bivouaquent encore plus loin en arrière, à Torre Garofoli. Dans un premier temps le corps de Victor résiste seul à l'offensive, encore timide, des Autrichiens. Il est assez rapidement secouru par celui de Lannes, qui se place à sa droite dans le secteur de la Barbotta, et par la cavalerie, qui se porte pour protéger les ailes avec la brigade de Kellermann à gauche et celle de Champeaux à droite. Ces troupes repoussent toute la matinée les assauts autrichiens de plus en plus fougueux.

- 12 Dès que le Premier consul, toujours à Torre Garofoli, reconnaît son erreur, un peu tardivement, entre dix et onze heures du matin¹⁵, il se porte vers le champ de bataille avec les demi-brigades de Monnier et la garde consulaire. Auparavant, il a commandé le rappel des divisions Lapoype et Boudet. La première, plus éloignée, reçoit bien trop tard le contre-ordre pour revenir à temps¹⁶. Desaix, lui, est averti entre midi et une heure¹⁷, du côté de Rivalta, et parvient assez tôt sur le champ de bataille pour provoquer un dénouement bien connu quant à son résultat final et ses conséquences, moins pour son déroulement et ses circonstances.
- 13 Dans ses annotations sur les récits napoléoniens de Marengo, Kellermann fils, un des grands acteurs de la bataille, constate : « [Les Autrichiens] ont fui, cela ne se conçoit point : Dieu l'a voulu ! »¹⁸. Cette vision, pourtant rétrospective, se rapproche de celle, plus contemporaine de l'événement, que donne le prince de Rohan, archevêque insermenté et émigré de Cambrai, dans une lettre à son ancien secrétaire : « ...il paraît clair à ceux qui ont de la religion que Dieu protège les Français [...] Autrefois les murs de Jéricho tombèrent par la permission céleste. Les obstacles surmontés par les Français et surtout par Buonaparte, favori du ciel, sont bien plus insurmontables... »¹⁹. La documentation consultée autorise à dépasser ce stade de l'explication pour tenter de comprendre le « miracle » du 14 juin 1800.
- 14 Lorsque les soldats de Desaix arrivent du côté de San Giuliano, vers 17 heures, la situation de l'armée française est devenue critique. Déjà, au début de l'après-midi, la tentative de la dernière chance du Premier consul pour déséquilibrer le dispositif adverse a échoué : deux demi-brigades de la division Monnier n'ont pas réussi à occuper durablement le village de Castel Ceriolo, à l'extrême droite de la ligne française. À partir de 14 heures²⁰, l'ensemble de l'armée du Premier consul a commencé de se replier vers San Giuliano Vecchio.
- 15 Des hauteurs de Cassina Grossa, Desaix, qui a précédé ses troupes, peut évaluer la situation. Après une importante pause pour récupérer de la fatigue des durs combats et mal se réorganiser²¹, les unités autrichiennes ont repris la poursuite. La retraite française se déroule en bon ordre à droite, où se trouve l'essentiel de la division Monnier face au corps de Ott. Au centre, les unités de Lannes, quoique longtemps pilonnées par une importante artillerie, font encore bonne contenance. Par contre, le corps de Victor frôle l'anéantissement et la division Boudet est témoin du désordre qui commence à régner dans cette partie de l'armée : «...désordre qu'occasionnaient, d'une part, la marche d'un grand nombre de blessés et de camarades qui les conduisaient en obstruant tout le passage et, de l'autre, l'encombrement des charrettes et la foule des domestiques, des vivandiers et des mauvais soldats qui se joignent communément à ceux-ci »²².
- 16 Desaix envoie la 9e demi-brigade légère, conduite par Boudet, en avant sur la route de Tortone à Alexandrie, pour aider le repli et empêcher la déroute de la gauche française, également pour retarder l'avance des unités autrichiennes les plus proches. Puis le

lieutenant-général rejoint Bonaparte et les autres généraux vers San Giuliano Vecchio, où se tient une sorte de conseil²³.

- 17 Une solution, logique sur le plan militaire à ce stade de la bataille, serait d'utiliser les troupes « fraîches » de la division Boudet pour protéger la retraite du reste de l'armée qui, sinon, risque l'anéantissement ou la débandade lors du passage de la Scrivia. Toutefois, ce serait reconnaître de façon certaine la défaite. Un échec militaire à Marengo compromet immédiatement mais pas irrémédiablement les suites de la campagne. Un général Bonaparte, seulement chef militaire, peut le surmonter mais pas le Premier consul, chef politique. L'homme fort, en apparence, du régime consulaire peut-il s'avouer battu alors qu'un de ses rivaux potentiels, Moreau, était vainqueur des Autrichiens, un an plus tôt, sur ce même champ de bataille²⁴ et collectionne les succès au même moment sur le Danube²⁵ ? Le Premier consul n'ignore sans doute pas que certaines personnalités, déçues par le cours du nouveau régime, comme Sieyès ou Carnot, et/ou mues par l'opportunisme, comme Talleyrand et Fouché, sont prêtes à le remplacer en cas d'échec. Pour Bonaparte, consentir à la défaite revient à envisager la perte de son récent pouvoir.
- 18 La perspective politique aide à comprendre le sens des propos que les témoignages prêtent à Desaix sur sa volonté de livrer et de remporter un nouvel engagement²⁶. Le lieutenant de Bonaparte saisit que l'enjeu dépasse le simple cadre militaire. Il sait bien que la bataille de Marengo est perdue mais estime possible d'engager celle de San Giuliano. Pour reprendre l'expression qu'utilise Victor : « ...c'était satisfaire aux secrets désirs de Bonaparte »²⁷. Arrêter les Autrichiens à San Giuliano, tenir sur cette position jusqu'à la nuit, permettrait de cacher partiellement les carences de la matinée et même, pourquoi pas, d'annoncer une victoire de propagande, en espérant faire mieux par la suite avec des renforts²⁸. Par contre, personne ne pouvait envisager l'ampleur de la déroute autrichienne²⁹. L'ultime phase de la bataille du 25 prairial an VIII est bien une tentative de la dernière chance, sur le plan politique, pour le Premier consul mais ne constitue pas pour autant un essai militaire entièrement hasardeux ou totalement désespéré pour inverser le sort des armes. Bonaparte et ses généraux ont pu constater que le dispositif autrichien comporte des failles³⁰.
- 19 Effectivement, Mélas, désormais certain de sa victoire, ne modifie en rien son plan originel dont il a pourtant dû voir qu'il n'a jamais correspondu à la situation. Avant de quitter ses troupes pour retourner à Alexandrie se reposer et annoncer sa victoire, il commet à son tour l'erreur de les disperser. Reprenant sa mission initiale, la colonne de droite des Autrichiens, dirigée par O'Reilly, va vers Frugarolo dans la direction de Novi et s'éloigne donc de la zone des combats : elle ne constitue pas une menace immédiate. À l'aile opposée, à Castel Ceriolo, Ott fait preuve d'un peu plus d'initiative. S'apercevant qu'il n'y a pas de troupes françaises devant lui dans la direction de Sale, il dirige sa colonne à l'est, vers San Giuliano Nuovo – la Ghilina : il évite ainsi de trop s'éloigner du champ de bataille mais se trouve quand même à plus de deux kilomètres de la colonne principale. L'équivalent d'une division française, sous la direction de Monnier, devrait pouvoir contenir l'avancée de Ott. Le point délicat concerne la colonne autrichienne du centre, la plus forte numériquement. Cependant, elle est nettement séparée des autres et, en outre, s'allonge sur trois à quatre kilomètres. Les différentes unités risquent de rencontrer des difficultés pour se secourir rapidement.
- 20 Dans le secteur névralgique de la bataille, face à la principale colonne ennemie, Desaix prend la direction des opérations. Il utilise sa maîtrise de la topographie pour dissimuler ses forces dans les replis du terrain et masquer de la sorte ses intentions au

commandement autrichien. Desaix n'a encore jamais combattu sur le sol italien, mais c'est la troisième fois qu'il vient dans la péninsule ; aussi connaît-il bien les paysages de la grande plaine du Pô ainsi que la tactique à employer. Lors de son premier voyage, en 1797, il écrivait : « Sur 800 lieues parcourues par moi, je n'ai pas vu un terrain à mettre un escadron en bataille ; partout des fossés, vignes, marais, plantations découpent le pays. Cela explique le genre de guerre faite par le général Bonaparte : toujours des tirailleurs et des colonnes »³¹.

- 21 Desaix peut adopter, et adapter, ces dispositions³² car ses troupes évoluent sur un coteau viticole entre Cassina Grossa et San Giuliano³³. La division Boudet, renforcée par deux bataillons de la 72e de ligne, est disposée de part et d'autre de la route, avec la 9e demi-brigade légère à gauche. Les restes, beaucoup plus éprouvés, des corps de Lannes et Victor constituent la seconde ligne, plus en arrière vers San Giuliano. Malgré la protection qu'offrent les vignes, la présence de nombreux escadrons autrichiens représente une menace pour les fantassins. Desaix demande au Premier consul de disposer la cavalerie de façon à soutenir l'attaque de l'infanterie et la protéger des cavaliers ennemis : Champeaux mortellement blessé, Duvignau absent du champ de bataille, la brigade Rivaud éloignée vers Sale, Kellerman rassemble les débris des unités montées pour satisfaire à cette mission.
- 22 Desaix réclame également la formation d'une « grande » batterie et Marmont, qui commande l'artillerie de l'armée de Réserve nous rapporte le propos : « ... c'est ainsi que l'on perd les batailles. Il nous faut absolument un bon feu de canons... »³⁴. Marmont rassemble les 18 pièces disponibles et les installe à droite de la route, devant la brigade Guénand. La leçon s'avère quelque peu cruelle pour Bonaparte, artilleur de formation, qui a dû faire combattre ses troupes dans la matinée avec des canons en nombre insuffisant et, de plus, mal approvisionnés³⁵. L'Empereur saura s'en souvenir pour la suite de ses campagnes.
- 23 En quelques instants, Desaix a démontré l'étendue des compétences qui ont fait sa célébrité dans les campagnes d'Allemagne et que salue un de ses anciens adversaires, l'archiduc Charles, avec un éloge pour le combat de Geisensfeld en 1796 qui convient également à l'attitude du général français ce 14 juin 1800 : « Desaix prouva dans cette circonstance une grande énergie, un coup d'œil juste, une connaissance parfaite de l'emploi de chaque arme »³⁶. En comparaison, le Premier consul, dont l'action se limite à haranguer les soldats, fait piètre figure. Après la bataille, un rapport de Berthier tente d'y remédier et place Bonaparte parmi les troupes qui s'élancent vers la victoire mais la flatterie, trop grossière, est vite abandonnée³⁷.
- 24 Vers 17 heures 30, ou peut-être 18 heures, Desaix, à la tête de la 9e demi-brigade légère, lance son infanterie à l'attaque. La division Boudet bouscule la première ligne des régiments autrichiens, ceux de Wallis et de François Kinsky, mais chancelle face au choc de la colonne des grenadiers hongrois. Deux demi-brigades françaises, la 9e légère et la 30e de bataille, commencent à céder mais la formation autrichienne de tête, canonnée à mitraille par Marmont³⁸, finit par se disloquer la première sous la charge décisive de la cavalerie de Kellermann³⁹ et met bas les armes.
- 25 Le triple choc (infanterie + artillerie + cavalerie) des Français, totalement improvisé mais parfaitement combiné grâce à l'esprit d'initiative des généraux, a décapité le dispositif autrichien et son commandement : le quartier-maître général de l'armée autrichienne et chef d'état-major, le général baron Von Zach qui remplace Mélas, est fait prisonnier avec quelque 2 000 grenadiers. Les premiers escadrons ennemis refluent sur les autres troupes

- de la colonne centrale en y propageant une onde de panique. Tout se passe si rapidement que le fuyard ne sait pas pourquoi il court et que certaines unités ne comprennent pas pourquoi d'autres reculent⁴⁰.
- 26 À la nuit tombée, et malgré quelques vaines tentatives de résistance, la quasi-totalité des colonnes autrichiennes – à l'exception de la partie attaquée par Desaix – a pu retraverser la Bormida et se ranger sous la protection d'Alexandrie, signe de la mollesse de la poursuite française. De son côté, l'armée du Premier consul reprend ses positions initiales dans le secteur de Marengo. Le lendemain, Mélas et son état-major, peu motivés pour reprendre la lutte, ouvrent les négociations qui conduisent à la convention d'Alexandrie du 17 juin 1800. La France réoccupe la Ligurie, le Piémont et le Milanais ; et le Premier consul, victorieux, peut rentrer en France consolider son régime.
- 27 Desaix, l'organisateur de la victoire, n'a pu savoir combien le succès était important puisqu'il est mort dès le début de la contre-attaque. Sans pour autant sortir de l'Histoire.
- 28 L'aspect événementiel de la mort de Desaix, ses circonstances, les hypothèses que ce décès a pu susciter bénéficient déjà d'une étude fort complète⁴¹. Il suffit de retenir que Desaix mène l'attaque à cheval et tombe dès les premières décharges de mousqueterie, probablement dans le secteur de la Vigna Santa, près de la cassina Il Cantone. Une balle l'a frappé au cœur. Le général, selon toute vraisemblance, a été tué net ; sans pouvoir proférer de paroles, si ce n'est éventuellement pour s'écrier : « Mort ! ». Dans le feu de l'action – expression appropriée – quasiment personne n'a prêté attention à cette disparition⁴². La dépouille dénudée du général est retrouvée par son aide de camp Savary et, par ordre du Premier consul, elle sera embaumée à Milan deux jours plus tard⁴³.
- 29 Comme pour n'importe quel autre combattant, la mort de Desaix n'est vraiment ressentie que par ses proches, ses amis. Dans ses *Mémoires*, Bourrienne rapporte le chagrin de Bonaparte que confirme plus sobrement Marmont⁴⁴. Auguste de Colbert, un aide de camp de Murat à Marengo, écrit à sa mère : « Le succès est brillant, mais nous avons à regretter le général Desaix avec lequel j'étais arrivé d'Égypte et avec lequel je vivais depuis cinq mois. Il est mort au champ d'honneur ; je l'ai pleuré amèrement ; j'ai heureusement échappé à tous les dangers... »⁴⁵.
- 30 Cependant, la perte de Desaix provoque peu d'émoi dans l'armée, en dehors du cercle des intimes. Elle reste encore mal connue au lendemain de la bataille. Le 15 juin, le général de brigade Bonnamy écrit au général de division Lorge : « ... la victoire a été indécise jusqu'à la nuit. Elle a été fixée par la division du général Desaix qui a fait 5 000 prisonniers. Ce général, blessé dans le combat, est mort ce matin... »⁴⁶. Dans les rangs subalternes, préoccupés de trouver de l'eau, du repos et de la nourriture, car l'intendance ne suit pas, la disparition de ce chef passe, dans un premier temps et comme sur le champ de bataille, presque inaperçue au sein d'une troupe qui le connaît peu. Ni la correspondance du dragon Piffard⁴⁷, ni celle de Maurice Dupin⁴⁸ ne l'évoquent.
- 31 Pourtant, nul à l'armée n'ignore longtemps le rôle décisif de Desaix. L'adjudant général Dampierre, fait prisonnier par les Autrichiens dans l'après-midi du 14 juin et qui n'a pu assister à la fin de la bataille, se renseigne : « Mais d'après tout ce que j'entends dire, il me paraît qu'il était bien temps que le brave Desaix se dévouât pour le salut de l'armée ; il ne pouvait pas mieux finir sa glorieuse carrière qu'en ramenant la victoire un moment infidèle aux Français »⁴⁹.
- 32 De fait, le Premier consul, qui souhaite payer le tribut d'estime qu'il doit à son compagnon, corrige les rapports officiels un peu trop secs sur cet aspect, notamment

ceux de Berthier⁵⁰. Il ne peut pas non plus se contenter de la version du général Dupont, chef d'état-major, qui écrit à Carnot, ministre de la Guerre, le 17 juin : « L'armée de la République a fait la perte irréparable du général Desaix ; ses campagnes sur le Rhin et en Égypte rendent son éloge superflu »⁵¹. Le Premier consul demande, au contraire et quitte à falsifier la réalité, que l'on clame les mérites de son lieutenant, du moins ceux qui ne lui portent pas ombrage. Dès lors de nombreuses pièces de la correspondance officielle évoquent la douleur ressentie par l'armée à la perte de Desaix⁵².

- 33 Les résultats de cette propagande auprès de l'armée de Réserve donnent naissance à des scènes historiques insolites que répandent certaines lettres. Le chef de bataillon Gruyer écrit le 18 juin à un de ses anciens supérieurs désormais à la retraite : « Le Tout-puissant Bonaparte arrive sur le champ de bataille avec son ami Desaix ; il parcourt tous les rangs sous le feu de l'ennemi. Là, le brave général Desaix tombe mort d'un boulet à côté du Premier consul qui s'écrie : "Mélas sera vaincu !" »⁵³. La mort de Desaix, trop sobre et lisse à l'image du personnage, mérite davantage de grandiloquence ; d'ailleurs la postérité ne saurait se contenter d'un héros muet. Rué des Sagets, qui sert dans la division Gardanne, envoie le 3 juillet une longue missive à son père : « Comme il (Desaix) était porté par quatre grenadiers qui le plaignaient tout haut : "Parlez bas, mes amis, disait-il, prenez garde à décourager les soldats. Dites au Premier consul (en s'adressant à son aide de camp qui l'accompagnait) que tout mon regret est de n'avoir pas assez fait pour passer à la postérité". Et il expira ! »⁵⁴.
- 34 Tout ceci ne saurait encore suffire. L'ensemble de la Nation doit connaître le sacrifice de l'un de ses fils les plus estimés. Durant les derniers jours de juin et la première quinzaine de juillet 1800, un florilège de discours sur Marengo et le général défunt – auquel est parfois associé Kléber, assassiné le même jour en Égypte – est imprimé sous forme de petites brochures, pour une diffusion plus massive et populaire⁵⁵. Au cours des deux années suivantes, c'est-à-dire en l'an IX et en l'an X, la « littérature » à la gloire du Premier consul octroie souvent une place de choix à son lieutenant disparu. Les ouvrages contiennent généralement un passage biographique, même succinct⁵⁶, sur Desaix. Un des plus beaux exemples reste la publication du Récit fait par le grenadier Petit dont la seconde édition, augmentée par l'auteur, paraît dès l'an IX et comporte dans son ajout pas moins d'une quinzaine de pages sur la vie du général disparu⁵⁷.
- 35 L'attitude du Premier consul ne prolonge pas, à la différence d'autres domaines, l'action du Directoire qui avait instauré le culte du militaire, et parfois du vivant même du général victorieux, ce dont avait su profiter Bonaparte⁵⁸. Dans le cas présent, le héros est mort et ne saurait donc constituer un concurrent potentiel. Les propagandistes, à travers le souvenir du général disparu, célèbrent les vertus d'une éthique militaire favorable à celui qui détient les rênes du pouvoir politique : amitié certes, mais surtout fidélité et dévouement à son supérieur dans l'accomplissement du devoir patriotique.
- 36 Évidemment, Desaix n'est glorifié que pour ses campagnes en Allemagne, son action en Égypte ou, bien sûr, pour sa mort héroïque au service de la cause du Premier consul ; jamais pour son action décisive dans la préparation de la victoire de San Giuliano, dénomination que Bonaparte choisit judicieusement d'éliminer au profit de Marengo⁵⁹. Ce dernier aspect reste soigneusement dans l'ombre au grand désappointement de certains des contemporains auvergnats de Desaix⁶⁰.
- 37 Le succès ne pouvait dépendre que du seul talent militaire de Bonaparte. D'ailleurs dans les tentatives de réécriture de la bataille, Desaix devient le parfait mais simple exécutant des dispositions tactiques effectuées par le Premier consul, et forcément géniales, pour

piéger les Autrichiens⁶¹. Ainsi que le souligne Bourrienne : « Le Premier consul ne voulait pas que l'on pût attribuer un résultat aussi décisif à une autre cause qu'aux combinaisons de son génie »⁶². Kellermann partage ce point de vue : « De toutes les victoires qu'a remporté Bonaparte, Marengo est celle dont il a retiré le plus de profit et le moins de gloire personnelle. Il en était tourmenté, il avait la faiblesse de vouloir se l'approprier d'autant plus qu'elle lui appartenait le moins. De là ces relations contradictoires et mensongères qu'il faisait et refaisait sans cesse »⁶³.

- 38 Pour un membre de la clientèle de Bonaparte, Desaix possède la particularité de n'avoir pu participer au coup d'État qui donne le pouvoir à un général, et de ne pas avoir su combien il avait contribué à affermir la position politique du Premier consul. Sa mort précoce lui octroie une gloire militaire sans véritable faille, au service d'un régime qui se recommande encore pour un temps de la République et sans avoir eu à passer par l'épreuve de l'Empire. Sainte-Beuve a écrit à son propos : « (Desaix) a pu rester fidèle jusqu'au bout à l'amitié, à la patrie, à la gloire, et si le premier rang lui est refusé, parce qu'il n'a pas donné toute sa mesure ; du moins a-t-il laissé le souvenir d'un mérite pur, incontestable »⁶⁴. Un tel personnage pouvait-il être délaissé par certains courants historiographiques et politiques du XIX^e siècle, et notamment par la III^e République ? Dans une publication posthume et remaniée, un rescapé de l'épopée impériale se souvient de Desaix comme d'un général mort à la tête de ses troupes qui, avant d'expirer, eut seulement le temps de dire : « Courage, mes enfants ; moi, je meurs pour ma patrie sur le champ de la gloire. Vive la République ! »⁶⁵.

NOTES

1. Il n'est pas possible de reproduire ici le dossier cartographique qui accompagnait cette communication. Pour combler partiellement cette lacune, voir commandant de Cugnac, *La campagne de Marengo*, Paris, Chapelot, 1904, XI-252 p., principalement les cartes 9 à 21.

2. Desaix, en compagnie notamment de Davout, quitte l'Égypte le 3 mars 1800. La traversée de la Méditerranée s'effectue difficilement, avec des escales imprévues à Coron en Morée, au lieu de Candie, et à Sciacca en Sicile, au lieu de Malte. A proximité des côtes françaises, les deux navires partis d'Alexandrie sont arraisonnés par la flotte anglaise et leurs occupants conduits en captivité à Livourne jusqu'à ce que Londres reconnaisse la convention d'El Arych, signée le 23 janvier 1800 par Poussielgue et ... Desaix ! Après leur libération, Desaix et ses compagnons échappent de peu aux Barbaresques de Tunis avant de débarquer à Toulon le 4 mai. S'ensuit une mise en quarantaine jusqu'au 27 mai, avant le passage en Italie par la Tarentaise et le col du Petit Saint-Bernard.

3. Les deux hommes ont nécessairement évoqué la situation en Égypte (chacun d'eux ayant à expliquer sa conduite : Desaix pour sa participation à la convention d'El Arych, Bonaparte pour n'avoir pas envoyé de renforts), la nouvelle situation politique de la France (l'importance du lien avec Bonaparte dépasse de loin, chez Desaix, son éventuelle « ardeur » républicaine) et, bien sûr, la situation militaire présente car Desaix espère qu'il n'est pas trop tard pour obtenir un commandement (sur ce dernier aspect, voir Eugène de

Beauharnais, *Mémoires et correspondance politique et militaire du Prince Eugène*, publiés par Armand Du Casse, Paris, Lévy, 1858, tome premier, p. 81).

4. Pour une présentation détaillée, voir Allain Bernède, «Autopsie d'une bataille :

Marengo, 14 juin 1800», *Revue historique des Armées*, n° 4, 1990, pp. 39-40.

5. Hubert Camon, *La guerre napoléonienne. Les systèmes d'opérations. Théorie et technique*, Paris, Économica, 1997 (première édition, Paris, Chapelot, 1907), pp. 114-118.

6. Ernest Daudet, *Les émigrés et la seconde coalition (1797-1800)*, Paris, Librairie illustrée, 1886, pp. 247-272. Autrès des forces de Mélas se trouvent notamment Willot, Thévenet-Danican, de Montjoie, de Faverges, Crossard, ...

7. Thierry Lentz, *Le grand Consulat, 1799-1804*, Paris, Fayard, 1999, pp. 243 et suivantes.

8. Archives de la Guerre, Service historique de l'Armée de Terre (désormais A.G., S.H.A.T.), B³ 87, dossier 14 ; rapport pour le 24 prairial an VIII (13 juin 1800), établi par l'adjudant-général W. Dalton, à Rivalta, le 25 prairial dans la matinée.

9. A.G., S.H.A.T., 2Ye ; dossier individuel de Jean Nicolas Bruno (de) Blou (ou Deblou de Chadénac). L'état des services successifs de cet officier, certifié par le conseil d'administration du 6^e régiment de cuirassiers, en date du 24 octobre 1801, précise : « *Le 25 prairial an VIII, à sept heures du matin, il fut le premier officier qui prévint le premier Consul des dispositions faites par l'ennemi, en l'assurant en même temps qu'il y aurait une affaire décisive et majeure...* ».

10. A.G., S.H.A.T., 1 M 466 ; rapport des marches et opérations de la division Boudet, p. 19.

11. Commandant de Cugnac, *Campagne de l'armée de Réserve en 1800*, Paris, Chapelot, 1900, tome II, p. 418, note 2. L'auteur fait remarquer que dès le lendemain de la bataille : « ...on passe sous silence la mission malencontreusement donnée à la division Lapoye. Il n'en sera fait mention dans aucune relation officielle ».

12. D'après les effectifs des unités reconnus par les relations officielles. Voir par exemple *Relation de la bataille de Marengo, gagnée le vingt-cinq prairial an 8 par Napoléon Bonaparte Premier consul, commandant en personne l'armée française de réserve, sur les Autrichiens aux ordres du Lieutenant-général Mélas ; rédigée par le général Alexandre Berthier ministre de la Guerre, commandant sous les ordres immédiats du Premier consul,...*, Paris, Dépôt général de la Guerre, an XII, 17 p.

13. Voir *Oestreichische militärische Zeitschrift*, tome XXXIX, 1823, pp. 150-152, ou Antoine de Jomini, *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, Paris, Anselin et Pochard, 3^e éd., 1824, tome 13, p. 269. Le calcul comprend la brigade de cavalerie Nimptsch (distrainée, à tort, du champ de bataille par Mélas qui croit, sur un rapport erroné, que le corps d'armée de Suchet se trouve déjà à Acqui) mais pas les troupes laissées en garnison dans les citadelles de Tortone, 1 200 hommes, et d'Alexandrie, 3 000 hommes.

14. D'après ce que l'on peut discerner des intentions du général autrichien, Mélas souhaite envoyer, par Castel Ceriolo, sa colonne de gauche (près de 8 000 hommes conduits par Ott) pour engager le combat dans la direction de Sale où il pense, faussement, que se trouve l'essentiel de l'armée française ; sa colonne du centre (20 000 combattants sous son commandement) bousculera les supposées faibles forces ennemies présentes dans le secteur de Marengo, avant de tomber sur le flanc ou les arrières de l'armée française accrochée par Ott ; enfin, la mission dévolue à sa colonne de droite (3 000 hommes sous la direction de O'Reilly) consiste vraisemblablement à maintenir ouvert le départ de la voie de retraite vers Gênes par Novi. Pour la documentation, consulter le rapport de Mélas à l'archiduc Charles, daté de Plaisance le 19 juin 1800, publié par Vittorio Pittaluga, *La battaglia di Marengo*, Alessandria, Gazotti, 1898, pp. 11-18, principalement p. 14. Voir

également A.G., S.H.A.T., 1 M 464 ; traduction d'une relation allemande de la bataille de Marengo, f° 7 v°.

15. Joseph Petit, *Maringo ou campagne d'Italie, par l'armée de réserve, commandée par le général Bonaparte, écrite par Joseph Petit, fourrier des grenadiers à cheval de la garde des consuls*, À Paris, chez Favre, Libraire, seconde édition revue et augmentée par l'auteur, an IX, pp. 56-57 : « L'on ne fut véritablement instruit au quartier général (des intentions de l'ennemi) que sur la fin de matinée [...] Dès le matin, les aides de camps se succédant les uns aux autres, avertissaient le Consul des progrès de l'ennemi. Les blessés commençaient à arriver, disant que l'Autrichien était en force [...] D'après ces renseignements, le Consul monta à cheval, à onze heures, et se porta rapidement sur le champ de bataille ».

16. A.G., S.H.A.T., B³ 87, dossier 15 ; lettre du général de division Lapoype au lieutenant-général Moncey, du 26 prairial an VIII / 15 juin 1800. Lapoype affirme avoir reçu vers 10 heures du matin, à Ponte Curone, les instructions de Bonaparte lui demandant de repasser sur la rive gauche du Pô, et seulement vers 6 heures du soir l'ordre du rappel alors qu'il s'apprêtait à franchir le fleuve sur un pont volant, probablement à Bastida.

17. Victor, *Extraits des mémoires inédits de feu Claude-Victor Perrin, duc de Bellune...*, Paris, Dumaine, 1846, p. 268, note 1 : « De Rivalta, où se trouvait Desaix, à San Giuliano, il y a environ 10 kilomètres : une troupe peut, sans se fatiguer, en faisant 80 pas par minutes, franchir cette distance en trois heures et quelques minutes ; si Desaix était parti de Rivalta, une heure après les premiers coups de canon tirés à Marengo, c'est-à-dire à dix heures, il serait arrivé sur le champ de bataille vers une heure de l'après-midi ; il n'y parut que sur les cinq heures ; il ne se mit donc en route que vers deux heures, moment où il avait reçu, sans aucun doute, l'ordre du Premier consul ; cet ordre dut lui parvenir entre midi et demi et une heure - l'intervalle entre la réception et l'exécution fut nécessairement employé à rallier les reconnaissances et à faire les préparatifs de la marche ... ». Outre ses compétences militaires, l'auteur connaît particulièrement bien le secteur de Marengo et de ses environs puisqu'il y a combattu, non seulement en 1800 mais déjà en 1799.

18. A.G., S.H.A.T., 1 M 908¹ ; copie des annotations inédites de Kellermann sur la campagne de 1800 en Italie, p. 15.

19. Lettre datée du 6 juillet 1800, à Breslau, pour l'abbé Godefroy, à Paderborn, et publiée par Maurice Chartier, « Après Marengo, les impressions d'un archevêque émigré », *Annales historiques de la Révolution française*, 1963, n° 4, pp. 502-503.

20. Le comte Ferrero-Ponziglione, gentilhomme piémontais qui sert avec l'armée autrichienne, écrit de Spinetta, vers deux heures trente de l'après-midi, au marquis de San Marzano : « Tout va pour le mieux. La gauche de l'ennemi est en pleine fuite. Le centre et la droite sont enfoncés... ». Ce billet a été publié par Padre Adriani, *Monumenti storico-diplomatici degli archivi Ferrero-Ponziglione e di altre nobili case subalpine*, Torino, 1858, p. 618.

21. Sur cet aspect consulter, côté autrichien et émigrés français, les témoignages suivants :

- Le mémoire du comte de Neipperg (futur époux de l'ex-impératrice des Français, Marie-Louise), publié par Henry Prior, « Aperçu militaire sur la bataille de Marengo », *Revue de Paris*, n° du 1er juillet 1906, pp. 5-36, voir p. 16.

- Le mémoire de Thévenet-Danican (général qui a commandé les forces des sections royalistes en vendémiaire an IV contre Bonaparte), publié par Félix Bouvier, « Une relation inédite de la bataille de Marengo », *Souvenirs et Mémoires*, 1898, pp. 385-410, voir p. 394.

- Baron de Crossard, *Mémoires militaires et historiques pour servir à l'histoire de la guerre depuis 1792 jusqu'en 1815 inclusivement*, Paris, Migneret-Delaunay, 1829, tome second, p. 296.

- 22.A.G., S.H.A.T., 1 M 466 ; rapport des marches et opérations de la division Boudet, p. 20.
- 23.Marmont, *Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, de 1792 à 1841*, Paris, Perrotin, 3e éd., 1857, tome premier, pp. 131-132.
- 24.Édouard Gachot, *Les campagnes de 1799, Souvarow en Italie*, Paris, Perrin, 1903, pp. 201-204 et pp. 303-310. Après un premier combat indécis, dans le secteur entre Marengo et San Giuliano, le 17 mai 1799 face à l'armée austro-russe de Souvarow, Moreau bat nettement au même endroit, un mois plus tard, le 20 juin, les troupes autrichiennes de Bellegarde ; cependant ce succès ne compense pas la défaite de Macdonald à la Trebbia.
- 25.Marquis de Carion-Nisas, « Campagne des Français en Allemagne (année 1800) », *Mémorial du dépôt général de la Guerre*, tome V, années 1827-1828, pp. 15-29.
- 26.Voir Bourrienne, *Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'État...*, Paris, Ladvocat, 3e éd., 1830, tome IV, p. 122, ou Charles de Montigny-Turpin, *Grands épisodes inédits et causes secrètes de la politique et des guerres sous le Directoire exécutif, le Consulat et l'Empire...*, Paris, De Soye, 1852, p. 136.
- 27.Victor, *Extraits des mémoires inédits...*, *op. cit.*, p. 181.
- 28.En plus des rescapés de la bataille, le Premier consul peut encore compter sur plus de 20 000 hommes des corps d'armée de Moncey et de Duhesme (en position sur la rive gauche du Pô, pour la surveillance du fleuve ou en garnison ou devant certaines localités encore tenues par les Autrichiens), sur les 5 000 hommes de la division Turreau (vers Suse, devant Turin) et avec les troupes conduites par Suchet, en attendant celles de Masséna, qui marchent vers Acqui.
- 29.C'est le sentiment que relève Joseph Petit, *Maringo ou campagne d'Italie...*, *op. cit.*, p. 64 : « Celui qui, dans ces circonstances terribles pour l'armée française, aurait dit : "dans deux heures nous aurons gagné la bataille, fait dix mille prisonniers, pris des généraux, quinze drapeaux, quarante bouches à feu ; l'ennemi nous livrera onze places fortes, enfin tout le territoire de la belle Italie ; bientôt il défilera honteusement dans nos rangs ; un armistice suspendra le fléau de la guerre, et amènera peut-être la paix dans notre Patrie" ; celui-là, dis-je, aurait paru vouloir, par ses folles espérances, insulter à notre situation désespérante... ». Par contre, Victor, *Extraits des mémoires inédits...*, *op. cit.*, p. 180, rapporte que l'issue du « conseil » a été de faire une dernière tentative pour rejeter Mélas dans Alexandrie ; ce qui paraît être une version qui prend en compte le résultat final de la bataille.
- 30.Après la bataille, la propagande consulaire insiste sur ce mérite de Bonaparte. Pour un exemple, voir Garat, *Discours prononcé dans la séance extraordinaire du 4 messidor an VIII, par le citoyen Garat, après la lecture des relations officielles de la bataille de Maringo* (au Sénat-Conservateur, le 23 juin 1800), Paris, Imprimerie Didot, an VIII, p. 9 : « Mais de toutes les circonstances de cette bataille de Maringo sort une vérité que la république aime à recueillir ; c'est que c'est à son Premier consul qu'elle doit son triomphe ; (...) dans ce coup d'œil qui, au milieu du fracas, du désordre et de la confusion de tant d'ébranlements, saisit dans les mouvements de son ennemi la première faute qui doit être la cause et le moment de sa catastrophe ».
- 31.Lettre du général Desaix au général Reynier, chef d'état-major de l'armée du Rhin, à Offenbourg (sans date), publiée par le comte Roguet, *Mémoires du lieutenant-général comte Roguet*, Paris, Dumaine, 1862, p. 498.
- 32.Après avoir jeté en avant de nombreux tirailleurs, Desaix et Boudet disposent en fait chaque demi-brigade avec un bataillon en ligne et deux en colonne. Cette disposition tactique en ordre mixte permet, d'une part, de parer au déploiement des premiers bataillons adverses sans renoncer à préparer l'attaque et, d'autre part, de combiner le feu et le rang ordonnancés des soldats expérimentés avec la charge en colonne, plus simpliste, des nombreux conscrits de l'an VII qui ont intégré les unités.

33. La plaine dite de Marengo, entre la Bormida et la Scrivia, était loin de constituer, à l'époque, un ensemble uniforme : de larges portions de prairies et de champs, mais souvent coupées de nombreux fossés, alternaient avec d'importantes plaques forestières, des vergers ou des vignes sur les hauteurs. Ainsi la paroisse de Marengo-Spinetta comprenait quelque 2 300 ha de terres labourables ou prairies et seulement 160 ha de vigne alors que celle de San Giuliano et Cassina Grossa recensait quelque 2 130 ha de maïs aussi 1 140 ha en vignoble. Sur cet aspect, voir A.G., S.H.A.T., 1 M 462 ; renseignements statistiques sur le terrain compris dans le plan du champ de bataille de Marengo, an X (il s'agit d'une lettre du chef de bataillon Chabrier au général Sanson, directeur du dépôt général de la Guerre, du 16 fructidor an X (3 septembre 1802)).
34. Marmont, *Mémoires du maréchal Marmont...*, op. cit., p. 132. Pour une confirmation de ce propos, voir A.G., S.H.A.T., B3 87, dossier 14 ; copie du bulletin analytique de la bataille de Marengo, écrit à Milan le 30 prairial an VIII (19 juin 1800) (rédigé par un officier d'état-major présent à la bataille et attribué à Lauriston).
35. Sur la faiblesse en artillerie de l'armée de Réserve, voir commandant de Cugnac, *La campagne de Marengo*, op. cit., pp. 184-192. Le jour de la bataille, Mélas dispose de 80 à 120 pièces de campagne selon les estimations, soit une très large supériorité face à la vingtaine ou trentaine de pièces côté français. De plus, de nombreux témoignages s'accordent pour souligner le manque de munitions qui affaiblit certaines unités d'infanterie de l'armée de Réserve.
36. Archiduc Charles, *Principes de la stratégie, développés par la relation de la campagne de 1796 en Allemagne*, ouvrage traduit de l'allemand par Antoine de Jomini, Paris, Magimel-Anselin et Pochard, 1818, tome III, p. 92.
37. A.G., S.H.A.T., B3 87, dossier 14 ; rapport de Berthier au Premier consul, sur le champ de bataille de Saint-Juliano, le 25 prairial an VIII (14 juin 1800) : « Cette division (Boudet), que vous avez dirigée au combat, a attaqué le centre de l'ennemi au pas de charge... ».
38. Marmont, *Mémoires...*, op. cit., pp. 132-134.
39. Sur cette action, voir le rapport du général de brigade Kellermann au lieutenant général Victor, au quartier général de Castilnanova (Castelnuovo ?), le 26 prairial an VIII ; publié par Duc de Valmy, *Histoire de la campagne de 1800*, Paris, Dumaine, 1854, pp. 267-270.
40. Pour la description et les tentatives d'explication de cette panique, vue côté autrichien, consulter les références données à la note 21.
41. Général de Cugnac, « Mort de Desaix à Marengo », *Revue des études napoléoniennes*, tome XIII, juillet-août 1934, pp. 5-32.
42. A.G., S.H.A.T., B3 87, dossier 14 ; copie du bulletin analytique de la bataille de Marengo écrit à Milan le 30 prairial an VIII (19 juin 1800). Il s'agit du seul récit détaillé connu de la mort de Desaix fait par un témoin.
43. Savary, *Mémoires du duc de Rovigo*, Paris, Bossange et Mame, 1828, tome II, pp. 277-278.
44. Bourrienne, *Mémoires...*, op. cit., p. 127, et Marmont, *Mémoires...*, op. cit., p. 140.
45. Lettre à sa mère, de Torre Garofoli, le 26 prairial an VIII (15 juin 1800) ; reproduite par Ch. Thoumas, *Les grands cavaliers du Premier Empire*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1890, volume 1, p. 303.
46. A.G., S.H.A.T., B3 87, dossier 15 ; lettre écrite de Plaisance, le 26 prairial an VIII.
47. Lettre à ses parents, du camp devant Alexandrie, le 27 prairial an VIII (16 juin 1800), publiée par Chantal de Tourtier-Bonazzi, « Un dragon du 18 Brumaire et de Marengo », *Revue de l'Institut Napoléon*, 1969, pp. 54-55.

48. Lettre LVI, au quartier général de Torre di Garofolo, le 27 prairial an VIII (16 juin 1800) ; publiée par George Sand, *Œuvres autobiographiques*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1970, tome I, pp. 312-315.
49. A.G., S.H.A.T., 1 M 610 ; lettre de l'adjudant-général Dampierre au général Dumas, chef de l'état-major à l'armée de Réserve, à Alexandrie ce 27 prairial an VIII (16 juin 1800). Mathieu Dumas s'occupe de la formation d'une seconde armée de Réserve à Dijon.
50. A.G., S.H.A.T., B3 87, dossier 15 ; rapport de Berthier, général en chef de l'armée de Réserve, au ministre de la Guerre, San Giuliano, le 26 prairial an VIII (15 juin 1800), et qui se termine par un bref post-scriptum : « Parmi les officiers tués, nous avons à regretter le général Desaix ».
51. *Ibidem*, dossier 17 ; rapport du général de division Dupont au ministre de la Guerre, Torre Garofoli, le 28 prairial an VIII (17 juin 1800).
52. Assez paradoxalement, aucun des trois bulletins de l'armée de Réserve n'évoque vraiment cet aspect ; voir *Correspondance de Napoléon Ier*, tome VI, pièces n^{os} 4910, 4922 et 4927.
53. Lettre du 29 prairial an VIII (18 juin 1800) ; publiée par vicomte de Grouchy, « Un récit de la bataille de Marengo », *Le carnet historique et littéraire*, 1898, pp. 877-880.
54. Lettre à son père, du 14 thermidor an VIII (3 juillet 1800) ; publiée par G. M., « La bataille de Marengo, d'après un témoin bourbonnais », *Bulletin de la société d'émulation du Bourbonnais*, tome XIX, 1911, pp. 378-381.
55. À titre d'exemples, parmi une abondante production : Jard-Panvillier, *Discours de Jard-Panvillier, président du Tribunat, prononcé le jour de la fête funèbre du général Desaix, tué à la bataille de Maringo, séance du 16 messidor an VIII* (4 août 1800), Paris, Imprimerie nationale, an VIII, 14 p. ; Destravault, *Oraison funèbre du général Desaix, tué à la bataille de Maringo*, Paris, chez l'auteur, 24 messidor an VIII (12 août 1800), 23 p.
56. Par exemple, Jean Chas, *Tableau historique et politique des opérations militaires et civiles de Bonaparte, Premier consul de la République française*, Paris, Arthus Bertrand, an X (1801), VIII-292 p., voir pp. 130-132.
57. Joseph Petit, *Maringo ou campagne d'Italie...*, *op. cit.*, pp. 97-110. L'auteur reconnaît avoir emprunté l'essentiel de son texte sur Desaix aux éloges funèbres de Garat et de Lavallée.
58. Sur cet aspect, voir Annie Jourdan, « Du sacre du philosophe au sacre du militaire : les Grands hommes et la Révolution », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1993, pp. 418-420.
59. Le rapport de Berthier au Premier consul est daté : « Sur le champ de bataille de Saint-Juliano, le 25 prairial an 8, à 9 heures du soir ». Le manuscrit a fait l'objet de nombreuses retouches et même la seconde version fut remaniée par Bourrienne, sous la dictée du Premier consul. Une de ces modifications remplace *Saint-Juliano* par *Maringo* qui finira par s'orthographier *Marengo* ; voir Commandant de Cugnac, *Campagne de l'armée de Réserve en 1800...*, *op. cit.*, tome II, p. 414, notes 1 et 2. Donner le nom de Marengo à la victoire du 14 juin permettait de mieux effacer le sentiment de défaite qu'évoquait ce toponyme et contribuait à masquer la dualité de la journée.
60. Lettre de M. de Bonneval, fournisseur des Armées, au citoyen Urion de Laguèle, à Saint-Myon, près Aigueperse, sans date (vraisemblablement durant la première partie de l'été 1800), publiée par Ulysse Jouvot, *Documents sur le général Desaix*, Riom, 1900, p. 11 : « Je vous dirai ensuite, mon cher ami, que je ne suis pas comp tant dont [sic] les journaux premièrement et ensuite le gouvernement ont rendu la funeste bataille de Maringo [...] C'est à son coup d'œil [à Desaix], à sa facilité et à sa promptitude à prendre un parti et à bien juger que cette affaire est due. Et si je savais écrire, dussé-je encourir la haine, j'écrirois et cette bataille et ses

relations d'Égypte... ». L'auteur de cette lettre est un familier de la famille de Desaix et a rencontré Savary à son retour d'Italie.

61. Voir *Mémorial du dépôt général de la Guerre*, tome IV, 1826. Ce recueil publié en parallèle, pp. 283 et suivantes, la « Seconde relation de la bataille de Marengo, telle qu'elle avait été rédigée au dépôt de la Guerre » et la « Troisième relation de la bataille de Marengo, rédigée par le général Berthier ». C'est dans cette dernière relation que s'affirme la prétention d'imposer comme un fait avéré la « manœuvre du pivot de Castel Ceriolo ».

62. Bourrienne, *Mémoires de M. de Bourrienne...*, *op. cit.*, p. 123.

63. A.G., S.H.A.T., 1 M 908¹ ; copie des annotations inédites de Kellermann sur la campagne de 1800 en Italie, p. 21.

64. Sainte-Beuve, *Correspondance*, lettre CCCXCIV ; cité par Alexandre de Haye, *Desaix, étude politique et militaire*, Paris, Leroy, 1909, p. 87.

65. Jean-Pierre-Galy Montaglas, *Historique du 12e chasseurs à cheval, depuis le 29 avril 1792 jusqu'au traité de Lunéville. Mémoires inédits du chef d'escadron Galy Montaglas, revus et corrigés* par Jean Signorel, Paris, Chapelot, 1908, p. 82.

RÉSUMÉS

Le 14 juin 1800, alors que l'armée commandée par le Premier consul bat en retraite devant les Autrichiens, Desaix parvient à temps, avec la division Boudet, dans la plaine de Marengo pour provoquer un dénouement bien connu quant à son résultat final et ses conséquences, moins pour son déroulement et ses circonstances. Il est l'organisateur du succès de San Giuliano qui sauve Bonaparte de la roche Tarpéienne et le propulse vers le Consulat à vie. Le souvenir de cette cruciale journée, où Desaix perd la vie, a longtemps embarrassé le principal bénéficiaire. Bonaparte, pour payer le tribut d'estime qu'il doit, s'évertue à rendre encore plus dramatique et héroïque la mort de son lieutenant ; mais en même temps, le Premier consul n'hésite pas à spolier Desaix des mérites de la victoire pour se les attribuer, en tentant de donner une version de la bataille plus conforme à son statut de génie militaire infaillible.

Desaix's Last Campaign.

On 14 June 1800, while the army led by the First Consul was withdrawing before the Austrians, Desaix, together with the Boudet division, succeeded in gaining a timely advantage on the plain of Marengo, whose final outcome and consequences are well known, but less so the actual circumstances in which it occurred. It was he who obtained the success at San Giuliano which saved Bonaparte from the Tarpeian Rock and propelled him to the position of Consul for Life. The memory of this crucial event, in which Desaix lost his life, was for long an embarrassment to the main beneficiary. Bonaparte, in order to repay his debt of esteem, endeavoured to magnify the heroic death of his lieutenant, while simultaneously depriving Desaix of the merit of victory, which he reserved for himself in a version of the battle more in keeping with his status as infaillible military genius.

INDEX

Mots-clés : Desaix, tactique militaire, Marengo, mort héroïque

AUTEUR

BRUNO CIOTTI

Docteur en Histoire